

MSÉRIANTZ Lévon. 1904. Les éléments ourartiques dans la langue arménienne [in:] Verhandlungen des XIII. Internationalen Orientalisten-Kongresses. Hamburg September 1902; Leiden. E. J. Brill, pp. 128-129.

PISOWICZ Andrzej. 1986. On Some Phonetic Problems of Loan-Words from New Persian in Armenian Dialects [in:] Collectanea Linguistica: In Honorem Adami Heinz. Wrocław. Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, pp. 113-119.

RIGGS E. 1847. A Vocabulary of words used in Modern Armenian but not found in the Ancient Armenian Lexicons. Smyrna. W. Griffith.

SCHULTHEISS Tassilo. 1961. Hethitisch und Armenisch. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 77.219-234.

Andrzej PISOWICZ

LES TRAITS DISTINCTIFS DES CONSONNES OCCLUSIVES ET AFFRIQUÉES
DE L'ARMÉNIEN CLASSIQUE⁺

Le problème du consonantisme arménien suscite l'intérêt depuis un siècle et provoque de vives discussions et des controverses plus fondamentales que dans d'autres domaines. La fin de ces discussions et la solution de toutes les difficultés semblent s'éloigner de plus en plus dans l'avenir. Surtout les problèmes de diachronie sont tels qu'ils donnent très peu d'espoir de trouver une explication satisfaisant tous les linguistes.

Les discussions autour du consonantisme arménien, particulièrement vives dans les années 1960, ont repris récemment vigueur suite à la popularité croissante dont jouit, ces dernières années, la théorie glottale qui se réfère, dans une large mesure, aux données de la langue arménienne. Lors de la conférence de l'Association Internationale des Études Arméniennes qui s'est tenue à Bruxelles en 1986, je me suis prononcé, en tant qu'arménologue, contre les principales thèses de la dite théorie.

Cette fois-ci, tout en soutenant mon attitude critique envers la théorie glottale, je voudrais présenter quelques conclusions que j'ai tirées de l'étude de la fréquence de phonèmes dans les textes arméniens classiques. Il ne s'agit, bien entendu, que des consonnes occlusives et des affriquées.

Tout d'abord, je vais commencer par le rappel et le développement des objections que j'ai formulées à plusieurs reprises contre

⁺ Le texte qui suit a été présenté le 15 octobre 1988 à la quatrième conférence de l'Association Internationale des Études Arméniennes tenue à Fribourg/Suisse.

l'hypothèse de H. Pedersen qui, en 1904 déjà, avait interprété les consonnes du grabar transcrites traditionnellement par <b, d, g, j, ǰ> comme des sonores aspirées. Abstraction faite de la faible probabilité de la conservation, en grabar, de cette série de consonnes précisément qui, dans la majorité des langues i.e., a été la moins stable, à côté des changements considérables auxquels étaient soumises les autres séries en pré-arménien (je présente ici le point de vue traditionnel), l'argument décisif - à mon avis - pour l'interprétation des /b, d, g, j, ǰ/ du grabar comme des sonores simples, non-aspirées (!), est la présence, dans certains dialectes arméniens modernes, des ainsi nommées "sonores aspirées", non seulement à la place des p.i.e. sonores aspirées, mais aussi à la place des p.i.e. *u, *i, *t initiaux. Dans les dialectes en question, ces derniers sont représentés par k^h, č^h, t^h (la transcription proposée dans ma communication présentée à Bruxelles - voir Pisowicz 1988: 216 - correspondant à g^h, ǰ^h, d^h ou g^ʰ, ǰ^ʰ, d^ʰ des autres travaux). Il s'agit des mots de type k^het "rivière" (cl. get), č^hur "eau" (cl. ǰur), t^hu "toi" (cl. du).

Les glottalistes, n'acceptant pas l'étape des sonores simples dans l'évolution desdits dialectes, admettent le développement direct *u > g^h, *i > ǰ^h, *t > d^h. Ils expliquent un tel développement, inacceptable à mon opinion, par l'absence prétendue des sonores simples en pré-arménien et, ensuite, en grabar. Les consonnes en question y étaient, selon les glottalistes, toujours des sonores aspirées. Leur présence aurait causé une attraction immédiate des semi-voyelles *i, *u p.i.e. tendant à acquérir, à l'initiale, une prononciation occlusive. Le même phénomène aurait concerné l'initial *t- du pronom de la 2. personne sg. évoluant vers une prononciation sonore.

Cette explication me semble peu convaincante. Dans l'évolution phonétique d'un phonème, un voisinage articulo-phonétique proche de la nouvelle variante supplantant la vieille est nécessaire. À cet égard les sons [u] et [g] sont beaucoup plus proches l'un à l'autre que [u] et [g^h]. La même remarque vaut pour [i] par rapport à [ǰ] et [ǰ^h]. C'est précisément une telle évolution des semi-voyelles, surtout à l'initiale, qui est fréquemment attestée, p. ex. dans les langues romanes ou bien en persan.

Le développement [u] > [g] sur la base de la ressemblance acoustique (le trait commun: gravité) présente un caractère universel. Je l'ai remarqué p.ex. chez les enfants polonais qui, lors de l'acquisition de leur langue maternelle, remplacent parfois le phonème /u/ (en écriture: i) par le groupe /gu/ dans des mots tels que p. ex. *koldra* "couverture de lit" (emprunté à l'italien *coltre*) prononcé, de temps en temps, [kogudra]. Cependant le développement direct [u] > [g^h] ne se rencontre, autant que je sache, que dans les conceptions des glottalistes. Existe-t-il une langue où aurait lieu une fluctuation de [u] et [g^h]? Seule l'existence d'une telle situation dans une quelconque langue vivante pourrait servir de preuve pour démontrer que le développement direct *u > g^h, *i > ǰ^h, *t > d^h est possible.

Dans un système ne possédant que des sonores aspirées, */u/ n'aurait probablement acquis aucune occlusion, vu l'absence d'un phonème acoustiquement proche qui aurait pu exercer une telle attraction, servir d'étalon. Ou bien un nouveau phonème */g/, s'opposant à */g^h/ aurait fait son apparition. En arménien un tel phénomène n'est pas attesté, car p.i.e. *u et *Gh initiaux sont traités d'une façon identique dans tous les dialectes. Une tendance éventuelle à prendre de l'occlusion aurait pu se manifester vers un *b, ce qui n'est pas attesté en arménien, non plus. La possibilité d'une sonorisation de *t initial accompagnée d'une aspiration immédiate ne semble pas être plus grande que dans le cas de *u.

Quand il s'agit du p.i.e. *i et son développement arménien, la situation est un peu différente. Il n'est pas clair, en effet, si à l'époque où cette semi-voyelle recevait de l'occlusion à l'initiale, la palatalisation du p.i.e. *Gh > ǰ (ou bien le développement du groupe *dh+i > ǰ) était accomplie ou non. Mais ici également la correspondance historique: primaire *i > postérieur ǰ^h implique une étape de transition obligatoire et notamment: *ǰ.

Dans la question qui vient d'être abordée, nous avons affaire à un universel diachronique. À savoir, le développement phonétique d'un phonème ne peut s'effectuer, à ce qu'il paraît, que par échange d'un seul trait à la fois, et non par échange simultané de plusieurs traits. Le problème devrait être étudié sur la base des données plus nombreuses que je cite plus bas.

À l'étape de transition, quand un phonème change de qualité, on emploie parallèlement deux variantes: une ancienne et une nouvelle. Elles ne peuvent pas différer de plusieurs traits. C'est seulement après l'extinction complète de l'ancienne variante qu'une évolution ultérieure devient possible. Si nous avons, à présent, en espagnol des spirantes sonores au lieu des postvocaliques occlusives sourdes latines, comme dans padre [padre] < patrem, l'étape intermédiaire obligatoire a dû être [padre], comme en italien.

Un autre exemple: l'opinion maintes fois répétée d'un développement prétendument direct des occlusives sourdes intervocaliques du vieux-perse en spirantes sonores du moyen persan est erronée. Comme j'ai essayé de le montrer dans mon travail sur le développement phonologique du persan (Pisowicz 1985: 107-111), la prononciation spirantisée moyen persane de type [piðar] "père", attestée par les transcriptions de pāzend, est secondaire par rapport à la prononciation plus archaïque sonore occlusive de type [pidar], dont la continuation intacte se trouve dans le persan moderne.

De même, dans le cas du rhotacisme $t > r$, $s > r$, des étapes intermédiaires, à savoir, sonores non-vibrantes, sont obligatoires également. La thèse d'une évolution directe $*t > r$ implicitement contenue dans la théorie glottale (à propos du groupe arménien -rk-) n'a pas été prouvée. Le seul argument en faveur d'une telle thèse serait l'existence simultanée, dans une langue, des variantes parallèles -t- et -r-.

L'analyse du consonantisme des dialectes arméniens m'a amené à admettre dans mon travail Le développement du consonantisme arménien (1976) l'existence de sonores aspirées sur toute l'aire arménienne, mais seulement à l'époque post-classique (Pisowicz 1976: 46 passim). Il s'agit des consonnes secondaires ne continuant pas directement les sonores aspirées p.i.e. Une telle hypothèse n'est pas inadmissible a priori, car il n'existe aucune preuve que des consonnes sonores aspirées, où qu'elles existent, doivent obligatoirement avoir un caractère absolument primitif remontant au commencement de la parole humaine.

Ayant réfléchi sur les causes de l'apparition secondaire de sonores aspirées dans les dialectes arméniens de l'époque post-classique, j'en suis venu à la conclusion que le rôle décisif y avait été joué par les consonnes affriquées (Pisowicz 1976: 42-43). Bien

qu'elles eussent formé, tout comme les occlusives non-affriquées, trois séries, elles en différaient par la complexité de l'articulation. Il s'agit de la friction faisant partie d'une affriquée. Celle-là (la friction) reste en conflit certain avec l'aspiration. C'est justement dans l'asymétrie, existant dans le système du grabar, entre les occlusives et les affriquées qu'il faut rechercher les causes d'une véritable avalanche de mutations dialectales post-classiques.

Cette asymétrie trouve sa confirmation dans l'étude de fréquence qui jette de la lumière sur les problèmes concernant les traits distinctifs des phonèmes particuliers et de leurs séries. J'ai été incité à de telles recherches par les calculs faits pour le grabar par I. G. Mélikichvili. Ils ont été cités par G. B. Djahukian dans son article O tak nazywaemoj "glottal'noj teorii" v indoevropeistike. La linguiste géorgienne a compté la fréquence absolue des occlusives du grabar. Voici ses données (d'après Džaukjan: 163):

sourdes non-aspirées	sourdes aspirées	sonores
/p/ 149	/p ^h / 35	/b/ 171
/t/ 381	/t ^h / 231	/d/ 172
/k/ 323	/k ^h / 302	/g/ 139

I. G. Mélikichvili en tire la conclusion que la série des consonnes du grabar transcrites traditionnellement par < p, t, k > était non-marquée (!) du point de vue phonologique. En conséquence, elles ne pouvaient pas, comme - à juste titre - écrit I. G. Mélikichvili, être éjectives (glottalisées), ce que les glottalistes voudraient prouver (Gamkrelidze, Ivanov: 41).

Suite aux calculs mentionnés plus haut, j'ai compté la fréquence des consonnes affriquées. Mes calculs ont eu pour base le texte vieil arménien des Évangiles (Mt 2, Mc 3, L 4, J 5). Le résultat en a été surprenant. Les proportions sont ici inverses par rapport aux consonnes non-affriquées. Tandis que la fréquence des occlusives sourdes simples est, sauf la labiale, la plus grande de toutes les trois séries (ici mes calculs confirment les données de I. G. Mélikichvili), la proportion de la fréquence des affriquées "simples" par rapport aux aspirées est, dans les deux oppositions /c/ ~ /c^h/, /č/ ~ /č^h/, presque la même, à savoir seulement 15 % pour la consonne

dite "simple" par rapport à 85 % pour l'aspirée. Les chiffres absolus sont: /č/ - 15, /č'/ - 86; /c/ - 46, /c'/ - 263. D'ailleurs, l'affriquée /c'/ est, selon mes calculs, la plus fréquente de toutes les consonnes occlusives et affriquées. La fréquence des affriquées sonores est un peu plus grande que celle des "simples", à savoir: /j/ - 56, /j'/ - 35.

En conséquence, on serait tenu à une révision des traits distinctifs des affriquées du grabar. Leur nature était-elle vraiment identique à celle des consonnes occlusives?

Il faut rappeler ici et appliquer le postulat des phonologues à savoir que les recherches phonologiques concernant la diachronie doivent être associées à des observations sur le développement morphologique. L'application de ce principe structuraliste à l'arménien explique plus d'un détail de son évolution phonologique. En effet, il n'est pas à douter que les consonnes transcrites par <c'>, <č'> eussent été, à l'origine, aspirées. On peut trouver des parallèles typologiques dans langues indo-aryennes où l'opposition d'aspiration se répand sur des affriquées. L'aspiration originaires des /c'/, /č'/ du grabar se laisse facilement supposer quand on prend en considération le fait qu'elles étaient issues de groupes comprenant des occlusives sourdes p.i.e. qui avaient pris en arménien, comme on l'admet traditionnellement, de l'aspiration.

Mais de l'autre côté, un rôle important dans le développement phonologique des affriquées arméniennes a été joué par leur rendement fonctionnel dans la morphologie. Suite à l'évolution morphologique, une fréquence très élevée est échue en partage aux affriquées aspirées. C'est en particulier l'affriquée /c'/ qui se rencontre dans maintes désinences nominales (gén., dat., abl. pl.) et verbales (le suffixe de l'aoriste régulier -c', les désinences des subjonctifs) dont la fréquence dans le texte est immense. L'autre affriquée aspirée /č'/, elle aussi, était devenue, en grabar, beaucoup plus fréquente que la simple /č/ extrêmement rare dans les mots indigènes. La cause de cet état en est à chercher, en partie, dans la fréquence relativement haute de la particule de négation oc' comprenant justement l'affriquée en question.

Dans la situation qui vient d'être présentée, le principe d'économie qui favorise l'articulation exigeant moins d'effort (et, en conséquence, non-marquée phonologiquement) dans les éléments de lan-

gue ayant une haute fréquence a influencé, semble-t-il, la transition (le déplacement) du trait distinctif des affriquées /c'/, /č'/ aux /c/, /č/. On a commencé à prononcer sans aspiration, pour l'économie, les consonnes /c'/, /č'/ faisant partie des désinences mentionnées plus haut et de la particule de négation. Une telle prononciation désaspirée est caractéristique de presque tous les dialectes contemporains (quant à la langue littéraire orientale voir Karapetjan: 718).

De l'autre côté, les affriquées "pures" à l'origine, les non-marquées bien qu'elles eussent été rares /c/, /č/ sont devenues, à l'époque post-classique, les membres marqués des oppositions respectives. Comme traits distinctifs sont parus: dans les dialectes orientaux - la tension qui s'approche, dans certains cas, de la pleine glottalisation (Pisowicz 1987) ou bien, dans les dialectes occidentaux - la sonorité.

Dans ce cas, l'état parfaitement "proportionnel" où les affriquées auraient fait pleinement parallèle aux occlusives est à rapporter à l'époque pré-classique. En se fondant sur les données de fréquence qui présentent les occlusives /p/, /t/, /k/ comme les membres non-marqués de deux oppositions ayant existé en arménien ancien, on peut présenter le système pré-classique conformément à la transcription traditionnelle du grabar:

sonores:	b, d, g, j, j'
sourdes:	p, t, k, c, č
sourdes aspirées:	p', t', k', c', č'

Du point de vue de la hiérarchie des traits qui rend compte de la primauté de la tension (qui peut se manifester, entre autres, par l'aspiration), on pourrait présenter le système pré-classique de la façon suivante:

trait	p', t', k', c', č'	b, d, g, j, j'	p, t, k, c, č
tension	+	-	-
sonorité	0	+	-

Cependant, à l'époque classique, les affriquées ont commencé de se soustraire à ce système, dans une mesure importante suite à la haute fréquence des /c'/, /č'/.

Aux II-III^e s., lors de l'afflux d'une grande quantité d'emprunts iraniens, l'aspiration des affriquées était encore présente, comme on peut conclure du fait qu'à /č/ iranien correspondait, en arménien, /č/ non-aspiré. Mais

avant le V^e s. l'aspiration, comme manifestation de la tension, a cessé, probablement, d'être le trait distinctif des affriquées.

Pour l'époque classique on aurait eu plutôt:

trait	p ^e , t ^e , k ^e	b, d, g	p, t, k
tension	+	-	-
sonorité	0	+	-
mais	c, č	c ^e , č ^e	
?	+	-	

C'est précisément à cette étape-là qu'on devrait chercher des symptômes du déséquilibre du système et des tentatives de reconstruction fondées sur d'autres traits, ce que nous appelons "mutation consonantique".

On pourrait y ajouter quelques remarques de nature purement phonétique. Les consonnes affriquées n'admettent que rarement une aspiration. Les cas où elles le font, p.ex. dans les langues indo-aryennes, sont exceptionnels. En effet, le second élément d'une affriquée, à savoir une fricative -s ou -š, n'est pas sujet à être suivi par une aspiration qui est, elle aussi, une sorte de fricative. Il faut noter que des spirantes /s/, /š/ ne s'associent pas avec l'aspiration. Les affriquées aspirées forment des structures phonétiques surchargées (occlusion + friction + aspiration, dont les deux derniers éléments sont homogènes). Il est facile de comprendre qu'un système phonologique possédant de telles consonnes peut tendre à s'en débarrasser. C'est le cas de l'arménien. Là où elles persistent, comme p.ex. dans les langues indo-aryennes, le contraste entre affriquées pures et aspirées est moins net qu'entre les consonnes occlusives respectives.

En arménien, le passage du trait distinctif des /c^e/, /č^e/ aux /c/, /č/ en position médiane (surtout après -n-) s'est manifesté par sonorisation, d'où aurait pu surgir une tendance à maintenir les oppositions (médianes) /-j-/ ~ /-c-/ , /-j^h-/ ~ /-č-/ en ajoutant aux sonores un trait distinctif additionnel sous la forme d'une... aspiration (secondaire):

/-j-/ ~ /-c-/	/-j ^h -/ ~ /-č ^h -/
/-j ^h -/ ~ /-j-/	/-j ^h -/ ~ /-j ^h -/

Ensuite cette tendance a englobé les consonnes occlusives également.

L'argument pour une telle origine des mutations post-classiques est à trouver dans ces nombreux parlers du dialecte araratien (p.ex.

Loŕi, P^earpi) qui attestent l'aspiration des sonores classiques seulement en position médiane, à ce détail près que la sonorité conservée en telle position dans le dialecte de Nouvelle Djoulfa, y est disparue. Les parlers de Loŕi, de P^earpi et tant d'autres montrent, en cette position, des sourdes non-tendues (= relâchées). Phonétiquement elles y sont légèrement aspirées, ce qui, néanmoins, ne constitue pas leur trait distinctif. P.ex. bart^eel < cl. brdel "émietter". Cette prononciation a été adoptée par la langue littéraire est-arménienne.

Comme je l'ai mentionné plus haut, dans mon travail de l'année 1976 j'avais considéré l'aspiration des sonores aspirées (secondaires par rapport au p.i.e.) comme un phénomène ayant touché toute l'aire arménienne. Actuellement je serais plutôt enclin à supposer que dans les dialectes où nous avons maintenant, à l'initiale, des sonores simples au lieu des consonnes analogiques du grabar (une partie des parlers d'Ararat et les dialectes des groupes III, VI de la classification de A. S. Gharibian), il n'est pas nécessaire d'admettre une étape de transition: b^h-, d^h-, g^h-, j^h-, j^h-. L'aspiration des sonores classiques aurait pu s'y manifester en position médiane uniquement.

Le passage des traits distinctifs à l'époque post-classique pouvait être influencé par un grand nombre d'emprunts au turc et au persan moderne (qui comportaient aussi beaucoup de mots arabes). En effet, ces emprunts augmentent, dans une large mesure, la fréquence de la série p^e, t^e, k^e, č^e en la repoussant vers l'état de membre non-marqué. La série en question, en arménien oriental, semble n'avoir la valeur du membre marqué d'aucune opposition. J'ai essayé de le montrer lors de la conférence qui s'est tenue en Érévan en 1987.

B i b l i o g r a p h i e

- DŽAUKJAN G. B., O tak nazyvaemoj "glottal'noj teorij" v indoevro-peistike [dans:] Vestnik drevnej istorii, N° 3, Moskva 1986, pp. 160-165.
- GAMKRELIDZE T. V., IVANOV V. V., Indoevropejskij jazyk i indoevro-pejcy, vol. I, Tbilisi 1984.
- KARAPETJAN V. A., K voprosu o differencial'nych priznakach šumnych smyčnych armjanskogo jazyka [dans:] International Symposium on

Armenian Linguistics, Yerevan, September 21-25, 1982, publié en Érévan en 1984.

MELIKIŠVILI I. G., O fonetičeskoj karakteristike jazykov kavkazskogo areala: drevnearmianskogo, obščekartvel'skogo i obščeeindoevropskogo [dans:] Genetičeskie, areal'nye i tipologičeskie svjazi jazykov Azii, Moskva 1983.

PISOWICZ A., Le développement du consonantisme arménien, Wrocław 1976.

PISOWICZ A., The Origin of the New and Middle Persian Phonological Systems, Kraków 1985.

PISOWICZ A., Objections d'un arménologue contre la théorie glottale, *Folia Orientalia* XXV, 1988, pp. 213-225.

PISOWICZ A., Ditožut'yunner arevelahayereni payt'akan ev kisašp'akan baġajayneri tarberiġ' hatkanišneri masin (dans les matériaux de la Conférence internationale de la linguistique arménienne, Érévan septembre 1987; sous presse).

Dymitr IBRISZIMOW

NOTES ON CHADIC LEXICAL COMPARISONS - SELECTED ISSUES

The aim of the present paper is to present and discuss some formal and semantic problems connected with Chadic lexical comparisons on the basis of selected examples of common Chadic items. This paper is, in a sense, a continuation of my work, the results of which were partially presented in I b r i s z i m o w 1988, in press a, in press b. The principal methodological approach that I have been applying is the strict distinction between a first synchronic stage, whose underlying purpose is to elucidate from the individual language forms common Chadic ones, and a subsequent second diachronic stage, i.e. reconstruction. As I have been dealing for the present moment only with the first stage, I suggested common forms comprising sound resemblance series. On the basis of these series future regular sound correspondences among the Chadic languages may be established. Due to the fact that not all material sources are enough reliable regarding the vowel notation (phonemic value, tone and length), I took under consideration only consonants. Further, I tried to find out one common form (where possible) for each item, utilizing the well-known common Chadic linguistic factors operating both on form - metathesis, root-thinning and on meaning - semantic shifts, extensions and reductions. This helped me in many cases to find a tentative explanation for the uncognate individual language forms and/or to suggest in the same place cognate ones.

Below I shall compare some of my suggestions with the existing reconstructions on Proto-Chadic and/or higher level. These reconstructions will be cited with an asterisk. Methodologically such